

LAURENT LESCOP, ENSA NANTES

« Comment former la nouvelle génération qui éclairera, avec sobriété, nos espaces à vivre ? »

« L'enseignement de la lumière est-il dispensé dans les écoles d'architecture ? »

Question provocante à laquelle, pour y répondre avec précision, il conviendrait de réaliser l'inventaire exhaustif des enseignements pratiqués dans toutes les écoles de France et vérifier chaque programme.

L'État et l'Ordre des architectes reconnaissent 22 écoles, les Ensa, l'Esa et l'Insa.

Mais l'examen des programmes ne retranscrit pas forcément ce qui se passe dans les ateliers, ni à l'échelle de l'enseignant qui peut, de sa propre initiative, traiter le sujet de façon ponctuelle ou continue. La complexité résulte d'un nombre important de paramètres à prendre en compte.

À savoir : la définition du sujet, les structures d'enseignement, les programmes, les individus, le matériel, la temporalité et la structuration de réseaux. Laurent Lescop, professeur à l'ENSA (École nationale supérieure d'architecture) de Nantes s'y est employé.

Si l'on se réfère à la fameuse citation de Le Corbusier l'architecture comme « le jeu savant, correct et magnifique des volumes assemblés sous la lumière », il est facile d'admettre que la lumière est au centre des préoccupations des architectes puisqu'elle est la définition même de leur spécialité. Une petite ambiguïté se cache cependant : pour Le Corbusier, il s'agit de lumière naturelle bien plus que de lumière artificielle. Si le célèbre architecte suisse, de son vrai nom Charles-Édouard Jeanneret-Gris, est connu pour son intégration, comme outil de conception, de la course solaire et des effets des formes et orientations portant sur la qualité de ses projets, il est beaucoup plus discret sur l'éclairage artificiel que ce soit en intérieur ou en extérieur. « Cette dichotomie "naturel/artificiel" caractérise précisément la pensée et les manques des écoles d'architecture et des propositions construites », considère Laurent Lescop.

SURPASSER LES MALENTENDUS

« Cette rupture dans la pensée de conception mène le projet jusqu'au seuil de la nuit, mais le retient ensuite pour ne le retrouver qu'à l'aube », poursuit-il. Pour le vérifier, il suffit de feuilleter les revues professionnelles d'architecture pour constater la rareté des illustrations nocturnes. La conception lumière est donc une suite de malentendus, entre les architectes et les professionnels de l'éclairage, entre un matériau artificiel et un matériau naturel, entre une démarche structurant la forme et une autre venant

l'habiller. « Si la lumière artificielle vient enrichir la forme existante, elle en devient donc une forme de décoration, ce qui la relègue, de fait, au second plan. » Les enseignants architectes sont imprégnés de cette façon de voir et les répercutent aux étudiants... Ce qui explique l'absence du sujet dans les cursus.

« La conception lumière est une suite de malentendus, entre les architectes et les professionnels de l'éclairage, entre un matériau artificiel et un matériau naturel, entre une démarche structurant la forme et une autre venant l'habiller. »

« Il s'agit d'un premier enjeu capital. » Au croisement des questions de bien-être, d'esthétique, d'écologie, d'économie, de pratiques et d'usages, de confort, de sécurité et de santé, la lumière artificielle, s'accordant à la temporalité de lumière naturelle, ne peut

être considérée comme un décor que l'on vient plaquer, après coup, mais bien comme une conception globale, première et structurante du projet, quelle qu'en soit l'échelle. « Son enseignement, d'essence pluridisciplinaire, réclame donc une approche particulière et un programme adapté. »

UN ENSEIGNEMENT À DEUX AXES

Ce qui est intéressant et remarquable dans le travail d'élaboration d'un programme de niveau master, comme envisagé avec l'ACE (Association des concepteurs lumière et éclairagistes) (voir page 33), est totalement détaché des contingences de fonctionnement d'un établissement d'enseignement. Cela signifie qu'il n'est freiné ni par la structure des forces pédagogiques en présence, ni par les contraintes d'espaces ou de matériel et encore moins par la dynamique structurelle du nombre d'étudiants ou des moyens à accorder à la formation. « La définition pure d'un programme permet de faire un arpentage, le plus large possible, de ce que la profession voit comme essentiel à son fonctionnement et à son développement », estime Laurent Lescop.

Pour lire suite de cet article, connectez-vous à votre espace abonné ou abonnez-vous à la revue LUX.